

Pascale ROZE



Pascale Roze est née au Vietnam. Son père est officier de marine, sa mère d'une famille établie dans le commerce avec l'Indochine. Son grand-père a vécu vingt ans en Cochinchine, il a été maire de Cholon. Elle fait en France des études de lettres et de théâtre. De 1983 à 1993, elle travaille avec le metteur en scène Gabriel Garran au Théâtre de la Commune d'Aubervilliers et au Théâtre international de langue française, chargé de promouvoir le répertoire francophone. Elle publie son premier livre en 1994, un recueil de nouvelles intitulé *Histoires dérangées*, où l'on sent l'influence de Marguerite Duras. Depuis, elle se consacre à sa propre écriture et à l'animation d'ateliers en milieu scolaire, professionnel, carcéral. En 1996, son premier roman, *Le Chasseur Zéro*, obtient le **Prix du Premier roman** et le **Prix Goncourt**. Elle publie ensuite deux autres romans : *Ferraille* et *Parle-moi*, deux récits : *Lettre d'été*, lettre-méditation adressée à Léon Tolstoï et *Un homme sans larmes*, dialogue intime avec le poète épicurien Horace, *L'Eau rouge*, un roman situé dans la Guerre d'Indochine, *Itsik*, roman qui raconte la vie et la mort d'un Juif polonais pendant la deuxième Guerre mondiale, et *Aujourd'hui les cœurs se desserrent*. Le heurt entre destin personnel et Histoire est un de ses thèmes d'inspiration. De 2006 à 2010, elle a tenu une chronique sur l'actualité littéraire étrangère sur France-Inter dans l'émission de Paula Jacques, *Cosmopolitaine*. Elle partage sa vie entre Paris et un petit village de Bourgogne.

HORACE



Ode II, 14 (traduction : Pascale Roze)

« Hélas, elles coulent, Postumus, Postumus, elles fuient, les années, et la prière n'apportera pas de retard aux rides, à la vieillesse proche, à la mort toute puissante,

non, quand bien même, mon ami, tu offrirais autant de taureaux qu'il s'en va de jours à Pluton sans larmes enserrant Géryon trois fois géant et Tityon dans l'onde triste

dans l'onde triste qu'il nous faudra traverser tous, oui, tous, nous les mangeurs des fruits de la terre, qui que nous soyons, rois ou pauvres paysans.

En vain nous garderons-nous de Mars sanguinaire et des vagues déferlantes de la rauque Adriatique, en vain nous méfierons-nous pour la santé de nos corps de l'Auster à l'automne :

il nous faut aller voir le noir Cocyte au cours languide et les filles maudites de Danaüs, et Sisyphe, fils d'Eole, condamné à un si long travail.

Il nous faut quitter la terre, la douce épouse, et ces arbres que tu soignes, maître éphémère, dont nul ne te suivra hors le cyprès haï.

Un héritier plus digne boira ton cécube gardé par cent clés et rougira la mosaïque de ce vin orgueilleux, mieux fait pour le repas de prélat. »